

## The show must go on

### *Birdman or (the Unexpected Virtue of Ignorance)* d'Alejandro González Iñárritu

Loïc Darses

Volume 33, Number 1, Winter 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73192ac>

[See table of contents](#)

#### Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

#### ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

#### Cite this review

Darses, L. (2015). Review of [The show must go on / *Birdman or (the Unexpected Virtue of Ignorance)* d'Alejandro González Iñárritu]. *Ciné-Bulles*, 33(1), 30–31.



## The show must go on

LOÏC DARSEES

Dans le mythe d'Icare, le principal intéressé désire s'échapper d'un labyrinthe. Ne pouvant pour ce faire emprunter ni la mer ni la terre, il confectionne avec son père des ailes en plumes d'oiseau qu'il se fixe aux épaules avec de la cire. Une fois dans les airs, grisé par l'ivresse du vol, il s'élève trop près du Soleil. La chaleur fait fondre la cire et Icare chute alors vers sa mort. Non, le dernier film du cinéaste mexicain Alejandro González Iñárritu n'est pas exactement une réinterprétation du proverbial mythe icarien. Cependant, force est de constater que citer ce récit intemporel mettant en garde l'Homme contre son désir de transcendance et sa soif d'aller toujours plus loin s'avère ici on ne peut plus à propos et que le destin tragique de cette figure héroïque se présente comme l'allégorie de circonstance pour évoquer le **Birdman...** d'Iñárritu.

Après **21 Grams** (2003), **Babel** (2006) — deux films choraux d'envergure aux charmes universalistes mêlant à une pléthore de personnages une spiritualité globalisante — et **Biutiful** (2010) — un effort certes plus concentré, intimiste et poétique, mais non moins réservé dans son expression d'une infinie mélancolie —, le cinéaste mexicain renchérit ici avec une autre œuvre à grand déploiement, sa plus spectaculaire à ce jour. Cette proposition cinématographique marque toutefois un changement de registre assez saisissant, ne serait-ce qu'au niveau du ton, alors que le cinéaste troque ses thèmes chers, tels que la lourdeur de l'âme et la misère humaine, pour une exploration comique et satirique du rôle de l'artiste dans la société nord-américaine, à travers un film abracadabrant où les coulisses de Broadway deviennent un véritable microcosme.

Et avec quelle verve! Hallucinant est l'exploit technique signé par le directeur de la photographie Emmanuel Lubezki, qui exprime avec force et clarté cette rencontre entre théâtre et cinéma — exploit qui est celui de donner l'impression de se dérouler en un seul plan. Mais cette envolée, tantôt lyrique, tantôt burlesque, frôle-t-elle de trop près le Soleil? Non. Il faut reconnaître que **Birdman or (the Unexpected Virtue of Ignorance)**, film méthodique et appliqué, qui n'est cependant jamais prisonnier de sa propre facture, alors que les mouvements de caméra complexes exsudent une fougue impétueuse qui ne nuit en rien aux comédiens, constitue un authentique retour à la forme pour le réalisateur d'**Amores perros** (2000).

**Birdman...** est donc un plan-séquence à l'aplomb vertigineux ou plutôt une

quinzaine de ceux-ci, magistralement orchestrés puis imperceptiblement liés entre eux, qui promènent le spectateur à travers les méandres d'un théâtre new-yorkais durant les quelques jours précédents la première d'une pièce adaptée d'un texte de Raymond Carver. C'est Riggan Thomson, un acteur *has been* dont le costume du superhéros fictif, Birdman, colle malgré lui toujours à sa peau (rôle qui lui a jadis apporté reconnaissance et célébrité), qui adapte, met en scène et incarne le premier rôle de cette pièce dans l'espoir de relancer sa carrière déchuée, vampirisée de tout mérite artistique par le spectre Birdman — qui le hante toujours au sens propre par l'entremise d'une voix hors-champ tout aussi *over-the-top* que schizophrénique.

Jouant les funambules sur le mince fil séparant le réel de l'imaginaire, Iñárritu change sans cesse le point de vue et alterne parfois à même les séquences réalité et élucubrations surnaturelles du protagoniste. Audacieuse, la musique percussive et syncopée d'Antonio Sánchez aide à instaurer un rythme effréné et désorientant. Tout cela pour imager d'une manière on ne peut plus cinématographique le paysage mental de Riggan, dont la perception est altérée par le stress et la peur de l'échec. Puisque derrière le masque de l'artiste excentrique se cache un être humain malade et c'est, entre autres, ce qui fascine chez ce personnage campé par un Michael Keaton tout simplement jubilatoire. Keaton fut d'ailleurs le **Batman** (1989) de Tim Burton, et ce n'est pas un hasard...

C'est là en effet le premier niveau d'une mise en abîme subversive très habilement tissée par un cinéaste en plein délire hallucinatoire et postmoderne. Si, dans la même veine et plus d'une décennie avant, Spike Jonze et Charlie Kaufman mettaient à l'épreuve, avec **Adaptation** (2002), la structure narrative hollywoodienne classique, c'est aujourd'hui contre la profusion de superproductions



«superhéroïques» qu'Alejandro González Iñárritu mène une charge virulente. Sauf que si cette dénonciation en règle semble d'entrée de jeu satisfaisante, elle tombe, lors d'une séquence ostentatoire d'effets spéciaux caricaturaux, dans un didactisme dénonciateur qui donne à la démarche du cinéaste des airs de simple doigt d'honneur prétentieux adressé à la culture de masse. Heureusement, une réflexion plus aboutie permet à Iñárritu d'éviter le piège pamphlétaire en étendant sa critique à celle du travestissement de l'art en général.

Poussé dans ses derniers retranchements par une révéree critique culturelle à l'éthique journalistique douteuse, Riggan ira alors jusqu'à commettre l'irréparable (ou presque) sur scène pour accéder à la reconnaissance du milieu artistique. Un ultime coup de théâtre menant à une douce ironie qui laissera le protagoniste affublé, encore et toujours, d'un masque: celui dont il ne peut réellement se départir. Iñárritu donne ainsi à voir que si la quête jusqu'au-boutiste du succès au box-office est pernicieuse, celle d'une bonne critique l'est tout autant. Ce qui est divertissement pour les uns devient avant-gardiste pour les autres. L'idée étant toujours la même, c'est-à-dire d'en mettre plein la vue, tout le temps et encore un peu plus...

Cependant, la finale du film s'égaré quelque peu par de trop nombreux allers-retours entre le réel et le fantasme, si bien que le tout s'en trouve dilué: le propos, la catharsis émotive, etc. C'est là le seul véritable bémol de cet impressionnant voyage au bout du spectacle, habile jeu de masques où les masses se paient l'artiste et l'artiste se paie les masses. Du cinéma d'auteur grand public intelligent, comme il s'en fait trop peu.



États-Unis / 2014 / 119 min

**RÉAL.** Alejandro González Iñárritu **SCÉN.** Alejandro González Iñárritu, Nicolás Giacobone, Alexander Dinelaris et Armando Bo **IMAGE** Emmanuel Lubezki **SON** Thomas Varga **MUS.** Antonio Sánchez **MONT.** Douglas Crise et Stephen Mirrione **PROD.** Alejandro González Iñárritu, John Leshner, Arnon Milchan et James W. Skotchdopole **INT.** Michael Keaton, Edward Norton, Emma Stone, Naomi Watts, Zach Galifianakis, Andrea Riseborough **DIST.** 20th Century Fox